

LE CHATEAU DE MOUSTOIRLAN EN MALGUENAC

Le château de Moustoirlan est sans doute l'un des édifices classiques les plus réussis, les plus achevés de tout le département du Morbihan, une demeure où la symétrie la plus rigoureuse, l'organisation générale du programme, la perfection de la stéréotomie ne manquent pas d'étonner dans un secteur rural où le XVIII^e siècle n'a, par ailleurs, laissé aucune trace notable. L'histoire de l'édifice n'est pas très bien connue, et on peut regretter de n'avoir aucune indication sur l'architecte qui a donné les plans et dirigé la construction, car l'édifice, de toute évidence, a été conçu par un professionnel.

L'histoire de son occupation est plus facile à suivre : la légende veut que l'emplacement ait été, à l'origine, occupé par un monastère (Moustoir-Lan) qui aurait été rattaché à Saint-Gildas-de-Rhuys. Quant à la seigneurie, on en retrouve la trace dans les manuscrits de René de Laigue conservés aux Archives départementales du Morbihan. Elle relève du domaine des Rohan dans la châtellenie de Pontivy, appartient en 1448 à Jean de Kerriec ; en 1521, à la famille de Cléguennec ; en 1638, à Louis de Cléguennec, seigneur de Talhouët ; en 1682, à Louis de Cléguennec, seigneur de Kerdréan ; en 1691, à Louise de Cléguennec, épouse de François de Beaufort ; en 1734, elle appartient à la famille de Lesquen, qui l'a recueillie par alliances avec les Cléguennec. Les dames de Bonneval, héritières de la famille de Lesquen, vendent la seigneurie en 1765 à Jacques-Paul de Kérangal, seigneur de Menorval, qui demeure à Pontivy, au château, après avoir été sénéchal à Josselin. Il deviendra maire de Pontivy en 1777, et sa fille, Madame de Nantois, sera l'animatrice d'une société de pensée, aristocratique et érudite, qui se réunit à Sérent, au château de Kéralier. Lorsque la Révolution arrive, le fils émigre à Jersey et se voit confisquer ses biens ; son père, demeuré sur place, rachète les terres et conserve le château (A.D. Morbihan, série Q).

Bientôt la famille, qui semble ruinée peu ou prou, vend le château aux enchères sur licitation (en 1808) ; il est acheté par Jean-Baptiste Le Cam et son épouse, puis passera en de nombreuses mains tout au long du XIX^e siècle pour être enfin acquis, en 1917, par M. Civel qui le transmet à son fils. Celui-ci

en a fait sa résidence principale et le château est ainsi à l'abri des dégradations qu'entraîne toujours l'absence des maîtres.

Lors de la vente de 1765, il est « reconnu par lesdits sieurs vendeurs que l'ancien manoir de Moustoirlan est prest d'achever de s'asoler, que la méthairie et logement dépendant menacent d'une chute prochaine ; il a été arrêté que lesdits sieurs acquéreurs pourront faire travailler quand bon leur semblera aux réédifications nécessaires... ».

La reconstruction suivra rapidement : les communs portent la date 1769, le logis celle de 1776 (façade postérieure) et 1777 (façade antérieure), et la cloche est baptisée dans la chapelle en 1781. En 1808, lors de la vente aux enchères, le château est « construit nouvellement de la manière la plus solide et la plus commode, fraîchement peint et décoré, donnant une habitation vaste et très agréable, les jardins, orangerie, serre, colombier, chapelle, boulangerie, écuries, remise, granges, logement de cultivateur, cours fermées par de belles grilles de fer, basses-cours et bois de décoration, charmille, pièces d'eau, avenues, ... ». C'est alors une demeure noble parfaitement achevée, où ne manque aucun des éléments du prestige aristocratique et de l'agrément ; les serres et le colombier, seuls, ont disparu ; encore faut-il nuancer, car peut-être une partie des communs, à droite de la cour, constituait l'orangerie.

Actuellement, l'édifice apparaît comme exceptionnel par sa perfection symétrique et pourtant un peu archaïque dans certains traits de composition : le plan général du logis, très ramassé, et non allongé comme c'est alors la mode, date un peu, avec son vestibule axial distribuant l'escalier central. La pratique normale de la seconde moitié du XVIII^e siècle est plutôt le rejet de l'escalier dans un angle, pour ménager un beau salon au centre. Ici, on reste fidèle à un modèle régional désuet (cf. Le Croscro, très proche). Le développement du comble en hauteur, avec grandes souches de cheminées, est généralement remplacé, dans les années 70, par un comble plus plat, souvent avec balustrade (voir Kerlevenan en Saint-Gildas-de-Rhuys) : ici encore, la fidélité à la pratique régionale l'emporte sur la mode. L'absence totale de décor, enfin, évoque les modèles du début du siècle, telle par exemple la malouinière de la Villebague (vers 1715) où on retrouve le même parti de netteté et de clarté des volumes et des

schémas de composition. La sécheresse des moulurations, due à l'utilisation du granite, devient ici un thème de composition et un parti de rigueur.

Signalons que les salons du rez-de-chaussée conservent de beaux lambris ; les chambres de l'étage, distribuées à la moderne par un corridor, sont également toutes « boisées ». Enfin, la chapelle possède encore un petit retable lambris à décor de nœuds de ruban, de vases et chute de feuillages, bien caractéristique de la deuxième moitié du XVIII^e, comme l'est aussi la balustrade de communion.

Françoise HAMON

*LA CHAPELLE SAINTE-NOYALE
ET L'ÉGLISE DE NOYAL-PONTIVY*

La chapelle Sainte-Noyale se trouve située au lieu-dit Noyal-Guen, toponyme qui assure l'ancienneté du lieu de culte en laissant deviner les notions de territoire humide et de divinité féminine. Paroisse du bourg de Noyal jusqu'à la fin du XIV^e siècle, ce lieu de culte vit son statut ecclésiastique modifié sous l'influence de plusieurs facteurs historiques, ce qui accéléra son devenir architectural ; à la pression démographique générale, favorisée aussi par la fin de la guerre de Succession, s'ajouta le fait déterminant de l'importante foire installée, par les vicomtes de Rohan, à Noyal-Pontivy et génératrice d'une activité commerçante concurrençant le milieu agricole ; le vieil édifice de Noyal-Guen, dépossédé de son titre de paroisse transféré à Noyal, fut alors reconstruit au début du XV^e siècle.

L'édifice actuel étonne par la longueur exceptionnelle du plan qui est, en fait, le résultat de l'agglomération successive d'éléments architecturaux au cours de deux grandes périodes de construction. Dès le début du XV^e siècle, on construit la base de la tour et le portail méridional, comme le confirme l'inscription portant la date de 1423, dans un style gothique à peine flamboyant, rappelant, par la simplicité du chanfrein des piédroits et la sobriété des chapiteaux, le traitement anglais de la fin du XIV^e siècle, tel qu'on le voit à Saint-Léon en Merléac et à Rostrenen ; le calvaire